

Porteous, Douglas J. (1981) *The modernization of Easter Island*.  
Victoria (B.C.), University of Victoria, Department of  
Geography, 304 pages. Western Geographical Series, vol. 19.

Orlando Pena

Volume 25, numéro 66, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021537ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021537ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pena, O. (1981). Compte rendu de [Porteous, Douglas J. (1981) *The modernization of Easter Island*. Victoria (B.C.), University of Victoria, Department of Geography, 304 pages. Western Geographical Series, vol. 19.] *Cahiers de géographie du Québec*, 25(66), 462–462.  
<https://doi.org/10.7202/021537ar>

PORTEOUS, Douglas J. (1981) **The modernization of Easter Island**. Victoria (B.C.), University of Victoria, Department of Geography, 304 pages. Western Geographical Series, vol. 19.

Bien que publié à l'intérieur d'une série de travaux géographiques, ce volume de Douglas J. Porteous survole un « espace » qui est surtout historique et socio-économique. Plus d'un siècle (des années 1860 au début des années 1980) s'écoule entre le début et la fin du discours de l'auteur, lui permettant de passer de la période d'avant l'annexion de l'île de Pâques (ou Rapanui) au Chili à celle du contrôle des ressources insulaires par des entrepreneurs étrangers (l'« île de compagnie », la « company island »), pour aboutir aux temps modernes de l'intervention gouvernementale et de la mise en application de politiques officielles délibérément modernisantes.

Il est intéressant d'observer que ces diverses étapes sont marquées par des comportements démographiques fort spécifiques. Jusqu'à l'annexion (et en partant du minimum de 1877) la population de l'île ne dépasse pas les 200 personnes, des autochtones presque exclusivement. Depuis l'annexion (1888) et jusqu'en 1952 (c'est-à-dire, durant la période dite « néocoloniale »), la population augmente significativement, mais à un rythme plutôt lent (de 200 à 800 personnes, dont une infime proportion d'allochtones). Les trois décennies suivantes encadrent un processus de croissance démographique spectaculaire qui voit le décuplement du nombre initial d'habitants et, surtout, avec l'arrivée massive de « continentaux » et d'étrangers qui, en 1972, représentaient plus d'un quart de la population de Rapanui.

Modernisation comme synonyme d'« explosion démographique » ?... Peut-être, mais en tout cas pas seulement ça ! En effet, la modernisation de l'île de Pâques en est aussi une au point de vue de l'évolution des paysages socio-économiques et naturels. Des implantations missionnaires et commerciales des années 1870 on est passé à un stade de semi-urbanisation, avec un point central (la ville d'Hangaroa), possédant — outre les habitations et les services ordinaires — des installations hôtelières, touristiques, militaires, un aéroport international, etc. En fait, c'est surtout l'intérêt stratégique et géopolitique de l'île, ainsi que ses attraits archéologiques et touristiques, les facteurs qui ont favorisé la transformation énergique des paysages socio-économiques survenue au long des 30 dernières années. L'environnement naturel a été, semble-t-il, le grand perdant dans cette métamorphose : la destruction partielle des quelques plages de l'île, la mise sur pied des réservoirs et des systèmes de distribution de combustible, la dégradation (délibérée parfois) des sites volcaniques et des anciennes exploitations agricoles, aujourd'hui abandonnées dans la plupart des cas, constituent quelques exemples négatifs des impacts de la modernisation. D'autres éléments fortement affectés par ce processus sont, sans doute, la structure sociale et les modes de vie de la population. L'économie monétariste y a pris une place de choix, s'associant à l'accroissement des disparités sociales qui ont fourni l'essentiel des plateformes revendicatrices lors des manifestations de mécontentement ayant eu lieu principalement durant la décennie 1965-1975.

Cette vision à facettes multiples de l'histoire et de la géographie récente de Rapanui est bien présentée par D.H. Porteous. L'effort de compilation et de mise à jour des données est tout à fait évident. Quelques problèmes dans la structuration et la suite des contenus empêchent, cependant, au lecteur intéressé aux questions strictement géographiques de s'y retrouver aisément. Il est vrai que l'analyse d'un espace confiné par définition et imprégné, en plus, d'une aussi forte contrainte ethnologique et historique, ne peut pas se passer des références non-géographiques. Mais on aurait aimé quand même pouvoir profiter des fruits d'une recherche et d'une réflexion mieux encadrées par les notions de base de notre discipline, le sujet central de la publication ayant été tellement longtemps en marge des travaux sérieux au point de vue de la géographie. L'autre critique que l'on peut formuler — et dont Porteous n'est aucunement responsable — concerne le fait que, une fois de plus, l'approche d'un sujet « latino-américain » ait dû être l'objet de l'attention d'un observateur étranger aux problèmes de fond qu'on y analyse. Jusqu'à quel point l'essence des choses est bien saisie par quelqu'un qui arrive en tant que visiteur et témoin « objectif » d'événements et de situations qui ont d'autres protagonistes principaux ? La question se pose beaucoup plus largement que par rapport au cas isolé de Rapanui et la réponse sera sûrement très difficile, sinon impossible, à apporter... Mais, pourquoi ne pas commencer à y penser ?

Orlando PEÑA  
Université du Québec à Chicoutimi